

L'ÉTAT SANS DIEU

MAL SOCIAL DE LA FRANCE

par

AUGUSTE NICOLAS

« La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père. »

RACINE, *Esther*, acte I, sc. IV.

Éditons Saint-Remi

– 2015 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 3341 CADILLAC
www.saint-remi.fr

AVERTISSEMENT

Au sortir de nos désastres, la conscience du pays a été prise d'un mouvement dont on ne peut méconnaître la noblesse. Au prix de notre orgueil national, si cruellement éprouvé déjà par nos défaites et par nos discordes, elle a scruté ouvertement les causes de nos malheurs ; elle a porté la lumière de ses enquêtes sur les plus secrètes hontes qui les avaient préparés ou aggravés ; elle a institué des commissions parlementaires pour y traduire les divers coupables, et nous avons eu comme des *Grands Jours*. Au delà de ces investigations officielles, nous nous sommes recherchés inexorablement les uns les autres dans les diverses parts que nous pouvions avoir eues à nos maux, et nous avons offert le spectacle d'une nation qui ne laisse à nulle autre, pas même à sa plus cruelle ennemie, le soin d'exercer sur elle toutes les sévérités de la justice, il y a là un vif sentiment de la responsabilité qui n'est pas sans grandeur, et qui témoigne d'une riche réserve d'honneur et d'intégrité publique. Un peuple qui a tellement la conscience des torts qui l'ont déshonoré, et qui, dans sa plus grande détresse, s'occupe à les flétrir, ne devrait pas être incapable de se relever.

Cependant nous ne nous relevons pas : tout fait craindre même de nouveaux naufrages. On peut dire que c'est la faute du pilote ; mais on ne peut disconvenir que ce ne soit aussi la faute de l'équipage et des passagers ; et toutes ces fautes, en somme, viennent d'un vice plus profond. Il ressort en effet de toutes nos investigations et de toutes nos récriminations, que les coupables sont si nombreux, qu'ils deviennent diversement tout le monde, et qu'ils accusent un mal commun sous toutes ces variétés. Cela ne les décharge pas sans doute, et la conscience nationale ne saurait en être désarmée ; mais sa rigueur même l'oblige à quelque chose de plus : à un véridique retour sur elle-même et à la courageuse recherche de ce mal commun. Que si, au lieu de nous honorer par cette grande enquête, plus préoccupés des responsabili-

tés privées que de la responsabilité publique, nous ne poursuivons celles-là que pour échapper à celle-ci, et particularisant toujours nos accusations, si nous nous buttons ainsi aux auteurs immédiats et aux causes secondes de nos malheurs, sans jamais aller au delà : alors, nous nous abusons gratuitement sur le mal social qui les a produits et qui ne cessera de les reproduire, nous en devenons les dupes volontaires et les artisans, et toute cette belle ardeur de justice en devient suspecte et trompeuse. C'est ce qui s'appelle courir après la pierre qui nous frappe, au lieu de s'élever en haut pour voir la main qui la jette, pour reconnaître la cause première et générale qui l'a provoquée, et qui, par notre persistance à la méconnaître, continue à la provoquer.

C'est cette cause première, c'est ce mal public que je viens dénoncer et discuter dans les quelques pages qui vont suivre.

Je ne m'abuse pas sur la difficulté de l'entreprise, non en elle-même, mais par l'opposition que l'évidence même de ma démonstration va soulever. Je sais contre quelle masse de préjugés je vais me heurter, quelles montagnes de préventions et de parti pris, même chez les bons, je vais avoir à déplacer. Mais, dans l'extrême décomposition où nous continuons à descendre, d'impuissance en impuissance, une chose me semble avoir droit à la liberté, je dirai même au respect, sinon à la sympathie : c'est une conviction profonde, qu'anime le seul amour de la vérité, et qui, en s'acquittant du patriotique devoir de la dire, se décharge sur le devoir qui incombe aux autres de l'entendre.

J'ai foi d'ailleurs encore dans la raison, dans le bon sens, dans la réflexion et dans la conscience de ceux auxquels je fais appel, fut-ce contre eux-mêmes, alors qu'il y va du suprême salut social. J'ai foi dans l'empire final du juste et du vrai.

Et puis enfin je me dis, avec un illustre publiciste : « Un homme a rempli la première et la plus noble destination de l'être intelligent et raisonnable, lorsqu'il a appliqué son esprit à connaître la vérité et à la faire connaître aux autres ; c'est une fonction

publique, et une sorte de ministère qu'il ne paye pas trop cher de sa fortune, de son repos, et même de sa vie¹. »

Juillet 1872

¹ De Ronald, *Traité du Ministère public*, Avertissement.

L'ÉTAT SANS DIEU MAL SOCIAL DE LA FRANCE

Mon mal vient de plus loin...1

Il y a plus d'un siècle déjà, en 1767, un moraliste, d'autant plus obscur qu'il était plus éclairé, s'exprimant en un style dont le tour rappelle La Bruyère conseillait une précaution à ceux qui, comme moi auraient un jour le souci de ramener l'esprit public aux éternels principes du sens commun :

« Je conseillerais, disait-il, à tous ceux qui espèrent vivre, et à qui le délire épidémique n'a pas encore fait tourner la tête, de recueillir bien précisément les lumières de leur bon sens, et d'écrire, comme quelque chose de fort rare, ce que du premier coup d'œil leur esprit décidera juste et convenable. Surtout qu'ils prennent garde de se rebuter par la raison que cela leur paraîtra trop évident. En 1797 ou 98 *au plus tard*, il sera temps de faire imprimer le recueil : alors on trouvera neuf ce qu'il y a de plus simple ; et je craindrais même, vu le progrès de la déraison, que ce livre ne parût encore trop extraordinaire. Cependant, je pense que peu à peu on s'y accoutumera. Ainsi un malheureux, tout à coup sorti du noir cachot où il languissait depuis bien des années, souffre de la première vue du soleil ; mais il ne tarde pas à s'y faire². »

Venant soixante-quinze ans après le terme assigné par le piquant publiciste, je ne sais si je n'arrive pas trop tard, et si nous ne sommes pas à cette époque où, disait-il encore, « les vérités qu'on a toujours regardées comme le rudiment des mœurs et la source de l'honnêteté publique auront tellement dégénéré en problème et en paradoxe, qu'on n'entendra plus raison sur rien, et où le brouillard gagnant et s'étendant sur toute l'Europe, on n'y verra

¹ *Phèdre*.

² *Variétés d'un Philosophe provincial*, par Ch. Lejeune.

plus en plein midi. »

Cependant je me décide, à la faveur de l'éclaircie que la foudre a faite un instant sur les abîmes où les préjugés modernes nous ont conduits.

I

« Pour les nations comme pour les individus, dit quelque part Bossuet, le malheur fait dans les âmes un vaste désert où retentit la voix de Dieu. »

Cette grande voix a retenti au milieu de nous, jusqu'à trouver des échos parmi les plus indifférents et les plus hostiles.

« Nous assistons (disait *la Patrie*, à la veille des suprêmes horreurs de la Commune) au dernier acte de la Révolution française : il est lamentable ; la société sortie de la Révolution, imprégnée de ses principes, achève en ce moment de faire ses preuves de langueur de stérilité. Puissent les dernières scènes du drame qui vont se précipiter ne pas nous apporter, comme surcroît à l'accablante douleur de la défaite, quelque parodie de terreur et l'humiliant spectacle des convulsions d'une démagogie expirante !

« Il nous faut rompre avec nos préjugés d'enfance, dit M. Sarcy, dans un écrit reproduit par le *Gaulois* du 10 mai 1871, et répudier une part de l'héritage de 89. Retranchement douloureux ! pénible sacrifice ! mais le salut est à ce prix. C'est la France à refaire, à refaire de haut en bas. »

Le *Figaro*, du 5 septembre, dans un excellent article plein d'*humour*, exécute aussi l'idole avec un bon sens et une verve de sincérité qui l'honore. Cet article serait à reproduire en entier, et je ne peux qu'y renvoyer le lecteur. J'en détache seulement cette verte et loyale parole :

« Maintenant, si vous me demandez ce que m'a fait la grande Révolution, je m'en vais vous le dire : elle m'a élevé, c'est ce que je ne lui pardonnerai jamais ! C'est grâce à elle que je suis ce que vous voyez. C'est à elle que je dois ces professeurs de l'Université qui détruisaient d'un côté ce que la religion m'enseignait de l'autre ; c'est à elle que je dois, en entrant dans la vie, de m'être

trouvé sans foi à un drapeau, sans affection pour aucun prince, sans conviction pour aucun principe ! »

La *Revue des Deux-Mondes* elle-même, cette citadelle des doctrines révolutionnaires, fait feu contre la Révolution :

« Pourquoi serions-nous moins hardi que nos ruines ? dit-elle. Pourquoi nous aussi ne parlerions-nous pas ouvertement, et ne dirions-nous pas tout haut ce que nous pensons tout bas, bien mieux ce que nous avouons dans toute conversation où se rencontrent deux Français possédant le sentiment de l'histoire nationale et quelque peu soucieux des destinées futures de leur pays ?

« Ce que nous pensons tout bas, les uns en se soumettant docilement à la vérité, les autres en rechignant contre les clartés de l'évidence, c'est que la banqueroute de la Révolution française est désormais un fait accompli, irrévocable. Il n'est pas une seule de ses promesses que la Révolution n'ait été impuissante à tenir, il n'est pas un seul de ses principes qui n'ait engendré le contraire de lui-même et produit la conséquence qu'il voulait éviter. La liberté ? elle n'a jamais pu nous la donner qu'avec intermittence, et elle nous l'a toujours donnée sans franchise. L'égalité ? elle l'a compromise par une interprétation brutalement matérialiste qui, renversant les rôles, reconstruit au profit de la pauvreté et de l'ignorance les privilèges de la science et du rang. Pour toute fraternité, elle ne nous a fait connaître jusqu'à présent que celle de Caïn pour Abel. »

L'auteur de l'article continue ainsi à parcourir tous les principes engagés par la Révolution française : le règne de la loi, la souveraineté nationale, les droits de la conscience, l'unité nationale, l'idée de la patrie, la suprématie politique de la France, et il constate leur avortement, pis que cela : « Prenez, dit-il, laquelle de ses idées les meilleures, les plus célébrées, et vous verrez qu'elle a produit des résultats infiniment plus désastreux que le mal qu'elle se proposait de guérir. De quelque côté qu'on regarde, l'avortement de la Révolution française est complet, et l'enfant

qu'elle a mis au monde, allaité par des doctrines d'une santé si douteuse, suçant le pus avec le lait, meurt de ce qui le fait vivre et vit de ce qui le fait mourir¹. »

Ces aveux et ces répudiations vont trop loin et portent à faux. Il y a vingt ans nous dénoncions, nous aussi, la Révolution de 89, fille de celle du XVI^e siècle et mère de toutes celles qui ont suivi, comme devant aboutir à notre ruine. Nous fûmes traité d'intolérant et de visionnaire. Aujourd'hui, nous sommes dépassé en un sens par ceux-là mêmes qui nous reprochaient d'aller trop loin, et c'est nous qui devons sauvegarder contre eux nombre de biens acquis en 89 et qu'ils sont trop disposés à jeter par-dessus bord dans la tempête, pour retenir encore le vrai mal que seul il faut extirper.

Ne nous abusons pas ; car nous n'avons plus le temps de faire de nouvelles expériences. Ce qui est à répudier, ce ne sont pas la plupart des vérités et des réformes qu'on a faussement qualifiées de *conquêtes* de 89 et qui, venues à terme seulement à cette funeste époque, sont le fruit précédemment élaboré de la civilisation chrétienne.

Ce qui est à répudier, c'est LE PRINCIPE de 89 ; c'est son esprit.

Pour me servir des expressions de *la Revue des Deux-Mondes*, ce n'est pas *le lait* qu'il faut rejeter, c'est *le pus*.

Mais, illusion déplorable ! alors que le principe de décomposition est arrivé à putréfier la masse entière de la nation, et qu'on est forcé de reconnaître enfin qu'il y a beaucoup à rejeter, c'est ce fatal principe qu'on est disposé à garder seul, fût-ce au prix de tous les biens qu'il empoisonne.

C'est ainsi que la *Revue des Deux-Mondes* conclut à proposer,

¹ *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1871. *Simple Notes sur la situation*, par M. Émile Montagu.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	3
CHAPITRE I.....	8
CHAPITRE II.....	13
CHAPITRE III.....	24
CHAPITRE IV.....	39
CHAPITRE V.....	51
CHAPITRE VI.....	63
CHAPITRE VII.....	70
CHAPITRE VIII.....	77
CHAPITRE IX.....	92